

assaillis d'une grêle de traits, ou accablés de pierres, qui tombaient à plomb sur leurs têtes; il n'y avait pas un endroit de la muraille d'où l'on ne tirât sur eux. Ils prirent donc le parti de reculer; mais ils s'étaient à peine éloignés, qu'Archimède fit pleuvoir sur eux, dans leur retraite, une si grande quantité de traits, qu'il leur tua beaucoup de monde et fracassa un grand nombre de leurs vaisseaux, sans qu'ils pussent eux-mêmes faire aucun mal aux ennemis; car Archimède avait dressé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles; et les Romains, accablés de toutes parts, sans voir d'où les coups partaient, semblaient combattre contre les dieux. Cependant Marcellus, échappé de ce danger, se mit à railler les ingénieurs et les ouvriers qu'il avait dans son camp, de ce qu'Archimède en se jouant plongeait ses vaisseaux dans la mer, comme des coupes à puiser de l'eau. Il est vrai que les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines d'Archimède, et que seul il était l'âme qui faisait tout mouvoir et agir. Tous les autres moyens de défense étaient suspendus, la ville ne se servait que de ceux d'Archimède, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Enfin Marcellus, voyant les Romains si effrayés, qu'à la vue seule d'une corde ou d'un pieu de bois qui paraissaient sur la muraille, ils tournaient le dos et prenaient la fuite, en criant que c'était quelque nouvelle machine qu'Archimède allait lancer contre eux, cessa toutes les attaques, et changea le siège en blocus.

Pendant ce blocus il alla s'emparer de Mégare, une des plus anciennes villes de la Sicile; il prit ensuite le camp d'Hippocrate près d'Aciles, et étant tombé sur ses troupes pendant qu'elles travaillaient à se retrancher, il tua plus de huit mille hommes. Il parcourut une partie de la Sicile, reprit plusieurs villes sur les Carthaginois, et défit en divers combats tous ceux qui osèrent se mesurer avec lui. Quelque temps après il fit prisonnier, devant Syracuse, un Spartiate nommé Damippus, qui sortait par mer de cette ville. Les Syracusains, qui désiraient fort de le racheter, en firent la proposition à Marcellus. Il y eut à cette occasion plusieurs entrevues et plusieurs conférences, pendant lesquelles Marcellus observa qu'une des tours était fort négligemment gardée, et qu'on pourrait y faire entrer secrètement quelques soldats, parce que la muraille de la ville était en cet endroit facile à escalader. Les rendez-vous fréquents qui eurent lieu près de cette

tour l'ayant mis à portée d'en juger la hauteur par estimation, il fit préparer des échelles; et, profitant d'une fête de Diane que les Syracusains célébraient au milieu des festins et des plaisirs, dès le matin il se saisit de la tour sans être aperçu, rempli d'hommes armés les murs des environs, et rompit une des portes de l'Hexapyle. Les Syracusains, réveillés par le bruit, commençaient à se mettre en mouvement avec beaucoup de trouble, lorsque Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes: ce qui jeta une telle frayeur parmi les habitants, qu'ils prirent tous la fuite, persuadés qu'il n'y avait pas un quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Mais il leur restait encore l'Achradine, qui en était la plus grande, la plus forte et la plus belle portion: Marcellus n'avait pu s'en rendre maître, parce que ses murailles sont séparées du reste de la ville, qui est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle la Ville-Neuve, et l'autre Tyché.

Maître de ces deux quartiers, Marcellus, dès la pointe du jour, descend par l'Hexapyle dans la Ville-Neuve; là, tous les officiers qui l'entourent le félicitent de son bonheur. Mais quand il eut considéré, de la hauteur où il était, la grandeur et la beauté de cette ville, il ne put retenir ses larmes, et s'attendrit sur son malheur, en pensant au changement affreux qu'allait y causer dans un instant le pillage qu'en feraient ses soldats. Déjà ils demandaient qu'on le leur abandonnât, et aucun des chefs n'eût osé le leur refuser. Plusieurs même voulaient qu'elle fût brûlée et détruite de fond en comble; mais Marcellus en rejeta bien loin la proposition; il leur accorda seulement, et avec beaucoup de peine, les richesses qu'ils y trouveraient et les esclaves; il leur défendit expressément de toucher à aucune personne libre, de tuer, d'outrager ou de réduire en captivité aucun des citoyens. Mais, malgré cette modération, Syracuse lui paraissait traitée avec trop de rigueur; et, au milieu d'un si grand sujet de joie, il laissait voir sa compassion et sa douleur de ce que tant d'opulence et de prospérité allait s'évanouir dans un instant. On prétend que les richesses qu'on y enleva ne furent pas moins considérables que celles qui furent prises dans la suite à Carthage; car l'autre partie de Syracuse ne tarda pas à être prise par trahison, et livrée aussi au pillage, excepté le trésor des rois, qui fut porté à Rome dans le trésor public.

Mais rien n'affligea tant Marcellus que la mort d'Archimède.

Ce philosophe était alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie ; et comme il donnait à cette méditation tout son esprit et tous ses sens, il n'avait pas entendu le bruit des Romains qui couraient de toutes parts dans la ville, et il ignorait qu'elle fût en leur pouvoir. Tout à coup il se présente à lui un soldat qui lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Il refuse d'y aller jusqu'à ce qu'il ait achevé la démonstration de son problème. Le Romain, irrité, tire son épée et le tue. D'autres disent qu'un soldat étant allé d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer, Archimède le pria instamment d'attendre un moment, afin qu'il ne laissât pas son problème imparfait ; et que le soldat, qui se souciait fort peu de sa démonstration, le perça de son épée. Un troisième récit, c'est qu'Archimède étant allé lui-même porter à Marcellus, dans une caisse, des instruments de mathématiques, tels que des cadrans solaires, des sphères, et des angles avec lesquels on mesure la grandeur du soleil, des soldats qui le rencontrèrent, croyant que c'était de l'or qu'il portait dans cette caisse, le tuèrent pour s'en emparer. Mais ce qui est avoué de tous les historiens, c'est que Marcellus fut très affligé de sa mort, qu'il eut horreur du meurtrier comme d'un sacrilège, et qu'ayant fait chercher les parents d'Archimède, il les traita de la manière la plus honorable <sup>1</sup>.

Cependant Marcellus fut rappelé pour une guerre que les Romains avaient dans leur pays, et presque à leurs portes : en quittant la Sicile, il emporta de Syracuse tout ce qu'il y avait de plus beau en statues et en tableaux, pour les faire servir d'abord à l'ornement de son triomphe, et ensuite à la décoration de la ville. Rome, à cette époque, n'avait et ne connaissait pas même encore ces curiosités superflues ; on n'y voyait point ces productions de la délicatesse et du goût, aujourd'hui si recherchées. Remplie d'armes enlevées aux barbares, couronnée des monuments et des trophées de ses triomphe, elle offrait un spectacle peu agréable, et qui ne supposait pas des spectateurs accoutumés au luxe ; c'était partout le tableau le plus menaçant. Épaminondas

1. Marcellus fit élever au savant grec un tombeau sur lequel était gravée une sphère inscrite dans un cylindre. Plus tard Cicéron, questeur en Sicile, retrouva, dans un cimetière de Syracuse, ce tombeau dont les habitants de la ville ignoraient même l'existence. Il le fit réparer. Lui-même nous a laissé, dans un de ses ouvrages, le récit de cette découverte.

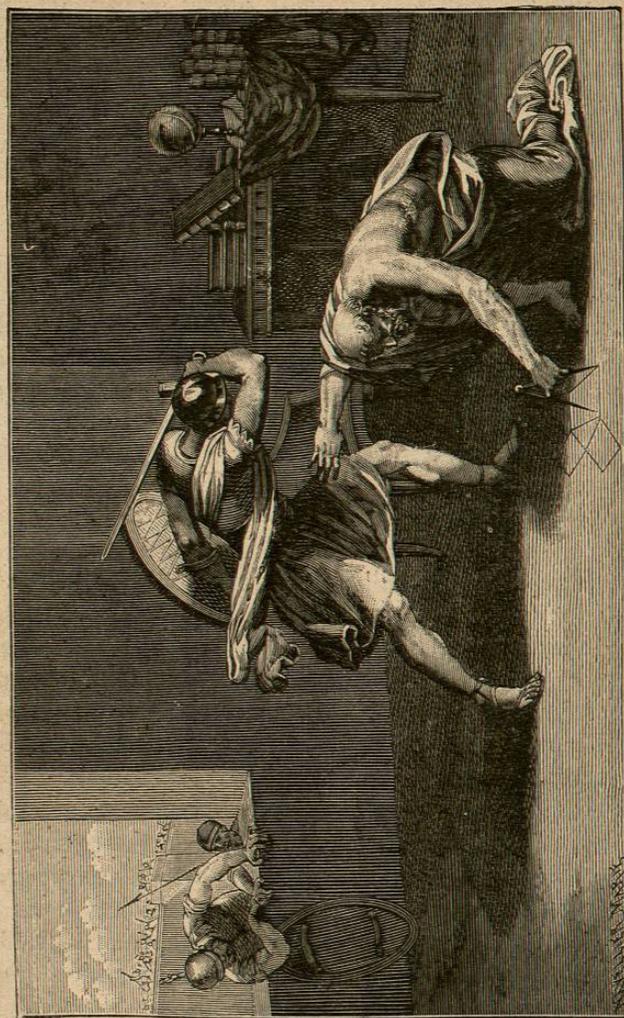


Fig. 35. — Mort d'Archimède.

disait de la Béotie qu'elle était le théâtre de Mars ; Xénophon appelait la ville d'Éphèse l'arsenal de la guerre ; on pouvait de même alors, suivant l'expression de Pindare, appeler Rome le domicile du dieu de la guerre. Aussi Marcellus se rendit-il très agréable au peuple, pour avoir orné la ville de ces ouvrages de l'art, qui, respirant toute la grâce, tout le bon goût des Grecs, étaient, par leur variété, une source de plaisirs continuels. Fabius Maximus, il est vrai, eut pour lui le suffrage des gens les plus âgés, lorsque, maître de Tarente, il ne déplaça, n'emporta aucun de ses ornements, et que, se bornant à prendre l'or et les autres richesses semblables, il laissa les statues à leurs places, en disant ce mot devenu si célèbre : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » Ils reprochaient même à Marcellus d'abord d'avoir excité contre Rome la haine des autres peuples, lorsqu'il avait mené en triomphe non seulement les hommes, mais les dieux même captifs ; en second lieu d'avoir altéré les mœurs d'un peuple qui, accoutumé à la guerre ou à l'agriculture, ignorant le luxe et la mollesse, était, comme l'Hercule d'Euripide,

Simple, grossier, mais fait pour les grandes choses ;

et de l'avoir rendu oisif, babillard, parlant sans cesse des arts et des artistes, et perdant à ces entretiens inutiles la plus grande partie de la journée. C'était cependant l'action dont Marcellus se faisait le plus d'honneur, même auprès des Grecs ; il se vantait d'avoir enseigné le premier aux Romains à estimer, à admirer ces chefs-d'œuvre de la Grèce, dont jusqu'alors ils n'avaient pas eu la moindre idée.

Quand il fut à Rome, ses ennemis s'opposèrent à son triomphe ; et lui-même, voyant qu'il avait laissé un reste de guerre en Sicile, et qu'un troisième exciterait l'envie, il consentit à n'avoir le grand triomphe que sur le mont Albain, et à recevoir dans Rome les honneurs du petit triomphe, que les Romains appellent ovation. Dans ce triomphe, le général n'est ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de laurier, ni précédé de trompettes ; il marche à pied, en pantoufles, accompagné de joueurs de flûte, et couronné de myrte ; costume plus agréable que terrible, et qui est un symbole de paix. C'est une grande preuve, ce me semble, que les anciens avaient distingué ces deux triomphes, moins par

la grandeur des actions que par la manière dont elles étaient faites. Ceux qui avaient vaincu les ennemis en bataille rangée, et en avaient fait un grand carnage, obtenaient le premier triomphe, dont l'appareil était martial et terrible ; où, comme dans la purification des armées, les hommes et les armes étaient couronnés de laurier. Mais les généraux qui sans presque employer la force, et par le seul pouvoir de la persuasion, par le seul charme de l'éloquence, avaient heureusement terminé leurs entreprises, la loi leur accordait cette seconde pompe, qui, pacifique et civile, se célébrait surtout par des chants de joie ; car la flûte est l'instrument de la paix, et le myrte est l'arbrisseau de Vénus, qui, plus qu'aucune autre divinité, a en horreur la violence et la guerre.

De là Marcellus tourna ses armes contre Annibal. Depuis la déroute de Cannes, presque tous les consuls et tous les généraux n'usaient contre lui que d'un seul stratagème ; c'était de fuir le combat : aucun n'osait ni lui livrer bataille, ni en venir aux mains avec lui. Marcellus prit une voie tout opposée : il pensait que le temps, qui paraissait devoir miner Annibal, finirait par ruiner insensiblement l'Italie ; que Fabius, qui cherchait toujours la sûreté, ne connaissait pas le véritable traitement de la maladie qu'il était chargé de combattre ; qu'à l'exemple des médecins ignorants et timides, qui, craignant d'employer des remèdes violents, mais nécessaires, attendent la guérison de l'épuisement des forces du malade, il attendait pour éteindre cette guerre que Rome fût entièrement épuisée. Il prit d'abord plusieurs villes considérables des Samnites, qui s'étaient révoltés ; il y trouva de grandes provisions de blé, beaucoup d'argent, et trois mille hommes qu'Annibal y avait mis pour les garder, et qu'il fit prisonniers. Ensuite Annibal ayant tué dans la Pouille le proconsul Curius Fulvius, avec onze tribuns des soldats, et détruit la plus grande partie de son armée, Marcellus écrivit à Rome pour rassurer les citoyens, en leur annonçant qu'il était déjà en marche, et qu'il ne tarderait pas à chasser Annibal. Mais la lecture de ces lettres, au rapport de Tite Live, loin de diminuer la tristesse des Romains, ne fit qu'augmenter leur crainte ; ils pensaient que le danger présent surpassait la perte passée autant que Marcellus était supérieur à Fulvius.

S'étant donc mis à la poursuite d'Annibal comme il l'avait écrit, il entra dans la Lucanie, où, le trouvant posté près de la

ville de Numistrum, sur des hauteurs très escarpées, il campa lui-même dans la plaine. Le lendemain, il rangea le premier son armée en bataille ; et Annibal ayant descendu de ces hauteurs, ils se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif, mais qui fut rude et sanglant. Il avait commencé dès la troisième heure, et à peine la nuit put séparer les combattants. Le lendemain dès le point du jour Marcellus fait sortir ses troupes des retranchements, les met en bataille parmi des monceaux de morts, et provoque Annibal à combattre pour la victoire. Annibal ayant décampé, Marcellus dépouille les morts des ennemis, donne la sépulture aux siens et se remet en marche. Annibal lui dressa plusieurs embuscades, qu'il sut éviter ; et, dans toutes les escarmouches qui eurent lieu, il eut toujours l'avantage. Ces succès donnèrent aux Romains une si grande idée de sa capacité, que, les comices pour l'élection des consuls approchant, le sénat aimait mieux faire venir de Sicile l'autre consul que de détourner Marcellus, qui serrait de si près Annibal. Dès que le consul fut arrivé, le sénat lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius ; car ce magistrat n'est point à la nomination du peuple, ni du sénat ; c'est l'un des consuls ou des généraux qui, dans l'assemblée du peuple, nomme qui il veut. Le consul voulait nommer un autre dictateur que celui que le sénat lui désignait ; et, pour n'être pas forcé à l'élire contre son gré, il s'embarqua pendant la nuit et retourna en Sicile. Le peuple nomma donc dictateur Quintus Fulvius, et le sénat écrivit à Marcellus de le nommer aussi : Marcellus obéit et confirma le choix du peuple. Il fut lui-même nommé proconsul pour l'année suivante.

Il convint avec Fabius Maximus que celui-ci assiégerait Tarente, pendant que lui-même s'attacherait à Annibal, et le harcèlerait sans cesse pour l'empêcher de secourir cette place. Il alla donc le chercher près de Canusium ; et comme Annibal, pour éviter le combat, changeait tous les jours de camp, Marcellus le suivait partout, et se présentait toujours en armes devant lui. Un jour enfin, l'ayant surpris pendant qu'il fortifiait son camp, il fit tant par ses escarmouches continuelles, qu'il le força d'en venir aux mains ; mais la nuit les sépara. Le lendemain, au point du jour, Marcellus parut en bataille : Annibal, désespéré, assemble les Carthaginois, et les conjure de livrer encore ce combat, pour conserver la gloire de tous les précédents. « Vous voyez, leur dit-il, que, malgré tant

de victoires, nous ne pouvons pas respirer un instant ; et que, tout vainqueurs que nous sommes, nous n'aurons jamais de repos tant que nous n'aurons pas chassé cet homme. » Après ce peu de mots, il les mène au combat ; et il parut, par l'événement, que Marcellus n'eut du dessous dans cette occasion que pour avoir fait une manœuvre mal à propos. Comme il voyait son aile droite prête à plier, il fit passer une de ses légions de la tête à la queue ; et ce mouvement, ayant mis du désordre parmi ceux qui combattaient, donna la victoire à l'ennemi. Il y périt deux mille sept cents Romains. Marcellus, rentré dans le camp, assemble son armée, et dit qu'il voit devant lui bien des armes et des corps, mais pas un seul Romain. Les soldats lui ayant demandé pardon de leur faute, il répliqua qu'il ne pardonnerait pas à des vaincus, mais qu'il leur ferait grâce s'ils étaient vainqueurs ; que le lendemain ils recommenceraient le combat, afin que leurs concitoyens apprissent leur victoire plutôt que leur fuite. Après cette réprimande il ordonna qu'on donnât de l'orge au lieu de froment aux bandes qui avaient fui : elles en furent si humiliées, que dans le grand nombre de blessés qui souffraient cruellement, et dont la vie même était en danger, il n'y en eut pas un seul qui ne sentit plus vivement les reproches de Marcellus que ses propres blessures.

Le lendemain, le jour paraissait à peine, que la cotte d'armes d'écarlate, signal ordinaire du combat, fut exposée devant la tente du général. Ces bandes qu'il avait déshonorées demandèrent d'être placées au front de la bataille, et l'obtinrent. Les tribuns firent sortir les autres troupes, et les rangèrent dans leur ordre. Quand Annibal en fut averti : « Grands dieux ! s'écria-t-il, que faire à un homme qui ne sait supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune ? Il est le seul qui vainqueur ne donne aucun relâche à son ennemi, et vaincu n'en prend aucun pour lui-même. Il faudra donc toujours combattre contre lui, puisque après une victoire la confiance, et après une défaite la honte, le déterminent à de nouvelles tentatives. » Aussitôt les deux armées en viennent aux mains. Annibal, voyant pendant quelque temps que l'avantage est égal de part et d'autre, fait avancer les éléphants à la tête de l'armée, et les pousse contre les Romains. Leurs premiers rangs furent d'abord troublés et mis en désordre par ces animaux ; mais un tribun nommé Flavius, saisissant une enseigne, va contre les éléphants ; et, enfonçant dans le corps du premier la hampe de son enseigne,

il le fait tourner en arrière; l'animal se jette sur celui qui le suit, et le culbute avec les autres qu'on avait fait avancer. Marcellus, apercevant ce désordre, ordonne à sa cavalerie de tomber de toutes ses forces sur les ennemis déjà troublés, et de les renverser les uns sur les autres. La cavalerie charge avec la plus grande vigueur, enfonce les Carthaginois, les mène toujours battant jusque dans leurs retranchements, et en fait un grand carnage, qu'augmentèrent encore les éléphants, qui étant tués ou blessés, en écrasèrent un grand nombre. Il périt, dit-on, de leur côté, plus de huit mille hommes; les Romains en perdirent trois mille, et presque tous les autres furent blessés; ce qui donna le temps à Annibal



FIG. 36. — Cavalier romain.

de décamper pendant la nuit, et de s'en aller très loin de Marcellus, qui, hors d'état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses blessés, s'en alla à petites journées dans la Campanie, et passa l'été à Sinuesse, pour donner du repos à ses troupes.

Annibal, délivré enfin d'un ennemi si redoutable, et pouvant se servir librement de ses troupes, courut le pays des environs avec une pleine sécurité, et mit tout à feu et à sang. Cela fit tenir dans Rome des discours dé-

savantageux contre Marcellus; ses ennemis suscitèrent un tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme éloquent mais emporté, qui se chargea d'être son accusateur. Il assemblait souvent le peuple, et lui proposait de donner à un autre général le commandement de l'armée. « En effet, disait-il, Marcellus, après s'être exercé quelque temps à la guerre, en sort comme d'un gymnase, pour aller dans un bain chaud réparer ses fatigues. » Marcellus, averti des intrigues de ses ennemis, laissa l'armée à ses lieutenants, et revint à Rome pour se justifier de ces calomnies. En arrivant, il trouva qu'elles avaient servi de base à une accusation déjà formée contre lui. Le jour étant pris pour le jugement, et le peuple rassemblé dans le cirque de Flaminius, Bibulus monta à la tribune, et exposa ses chefs d'accusation. Marcellus se justifia avec autant de simplicité que de précision; mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens par-

lèrent avec chaleur pour sa défense; ils exhortèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que le général ennemi qu'il avait eu à combattre, et de ne pas le condamner comme coupable de lâcheté tandis qu'il était le seul des généraux romains qu'Annibal évitât, et avec lequel il craignit aussi constamment de se mesurer qu'il en cherchait l'occasion avec les autres. Ces remontrances firent impression sur le peuple; et l'accusateur se vit tellement frustré de ses espérances, que non seulement Marcellus fut absous de tous les chefs d'accusation, mais qu'on le nomma consul pour la cinquième fois.

A peine entré en charge, il alla dans la Toscane, où sa seule présence arrêta dans plusieurs villes des mouvements considérables de révoltes qui commençaient à éclater. De retour à Rome, il voulut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, qu'il avait fait bâtir des dépouilles de la Sicile; mais les prêtres s'y étant opposés parce qu'il leur paraissait peu digne de la majesté des dieux d'en renfermer deux dans un seul temple, il en fit construire un second, qui tenait au premier. Il fut très blessé de l'opposition des prêtres, et la prit à mauvais augure. Il arriva dans le même temps plusieurs prodiges qui le troublèrent: des temples furent frappés de la foudre; des rats rongèrent l'or du temple de Jupiter. On rapporta même qu'un bœuf avait parlé, qu'un enfant était né avec une tête d'éléphant; et les sacrifices qu'on fit pour expier ces prodiges ne donnèrent jamais des signes favorables. Aussi les devins le retenaient-ils à Rome, malgré l'impatience dont il brûlait pour se rendre à l'armée. Car jamais personne ne souhaita rien avec autant d'ardeur que Marcellus désirait de livrer contre Annibal un combat qui fût enfin décisif. Il y songeait la nuit et le jour; il ne parlait d'autre chose à ses amis et à ses collègues; il ne faisait d'autre prière aux dieux que de se trouver en présence d'Annibal, dans une bataille rangée. Je crois même qu'il aurait eu encore plus de plaisir à combattre seul avec lui, dans l'enceinte d'une ville ou d'un camp, entouré des deux armées; et, s'il ne se fût déjà comblé de gloire, s'il n'eût donné, autant qu'aucun autre général, des preuves frappantes de sa prudence et de sa maturité, je dirais qu'il était transporté d'une passion digne tout au plus d'un jeune homme, et dévoré d'une ambition qui ne convenait plus à son âge; car il n'avait pas moins de soixante ans à son cinquième consulat.

Cependant lorsqu'on eut fait les sacrifices et les expiations

prescrites par les devins, il sortit de Rome avec son collègue pour continuer cette guerre, et alla camper entre les villes de Bantia et de Vénuse, d'où il harcelait continuellement Annibal, qui refusait toujours le combat. Mais un jour, ayant su que les consuls avaient envoyé des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appelés Épyzéphyriens, il leur dressa une embuscade près de la colline de Pétélie, il leur tua deux mille cinq cents hommes. Cet échec n'ayant fait qu'enflammer l'ardeur qu'avait Marcellus de combattre, il décampa sur-le-champ et s'approcha de l'ennemi. Il y avait entre les deux camps une colline assez forte d'assiette, cou-



Fig. 37. — Sacrificateurs.

verte de bois de toutes espèces; elle avait des deux côtés des creux et des ravins, d'où coulaient des fontaines et des ruisseaux. Les Romains s'étonnaient qu'Annibal, qui était arrivé le premier, ne se fût pas emparé d'un poste si avantageux, et l'eût laissé aux ennemis. Mais Annibal, qui l'avait trouvé commode pour un camp, le jugea encore plus propre à y placer une embuscade, et, préférant s'en servir à cet usage, parce qu'il ne doutait pas que la commodité du lieu n'y attirât les Romains, il remplit les bois et les ravins de gens de trait et de soldats armés de piques. Il ne fut pas trompé dans son attente; bientôt on ne parla plus dans tout le camp des Romains que d'aller s'emparer de ce poste; et comme si les soldats eussent été tous autant de généraux, ils raisonnaient sur les avantages qu'ils ôteraient à l'ennemi en occupant la colline, ou du moins en y plaçant un fort. Marcellus fut d'avis d'aller lui-même le reconnaître avec quelques cavaliers. Mais auparavant il fit venir le devin pour sacrifier aux dieux. A la première victime qu'on immola, le devin lui montra le foie, qui n'avait pas de tête; on en immola une seconde, dans laquelle la tête du foie se trouva prodigieusement grosse; mais toutes les autres parties parurent dans le meilleur état. On crut que cette seconde victime devait effacer les craintes qu'avait données la première; mais, au contraire, les devins assuraient que c'était une raison de craindre davan-

tage, parce que [des signes si favorables, qui succédaient aux signes les plus malheureux, leur rendaient suspect un changement si extraordinaire. Mais, selon Pindare :

Rien ne peut arrêter la marche du destin.

Marcellus sort du camp avec Crispinus, son collègue; il était suivi de son fils, alors tribun des soldats, et de deux cents chevaux au plus, parmi lesquels il n'y avait pas un seul Romain; ils étaient tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens, qui avaient donné en tout temps à Marcellus des preuves de leur valeur et de leur fidélité. Comme ce tertre était couvert de bois touffus, un soldat carthaginois, placé sur le sommet en sentinelle, ne pouvait être aperçu des ennemis, dont il voyait lui-même le camp. Il instruisit ceux qui étaient en embuscade de ce qui se passait; et ceux-ci, laissant approcher Marcellus jusqu'à eux, se lèvent alors brusquement, et l'enveloppant de toutes parts, ils font pleuvoir sur ses soldats une grêle de traits; ils les frappent de leurs épées, poursuivent les fuyards et combattent ceux qui leur font tête. Ces derniers étaient les quarante Frégellaniens dont j'ai parlé, qui, voyant dès le commencement de l'action les Toscans tourner le dos, se serrèrent tous ensemble, et défendirent les deux consuls jusqu'à ce que Crispinus, blessé de deux traits, eût tourné bride pour se sauver, et que Marcellus, percé dans les flancs d'un coup de pique, fût tombé mort. Alors le peu qui restaient, laissant le corps de Marcellus, enlevèrent son fils qui était blessé et s'enfuirent dans le camp. Il n'y eut guère plus de quarante hommes de tués; cinq licteurs et dix-huit cavaliers furent faits prisonniers. Crispinus mourut peu de jours après de ses blessures. Il n'était pas encore arrivé aux Romains de perdre les deux consuls dans un seul combat.

Annibal fit peu de cas des autres morts et des prisonniers; mais lorsqu'il apprit que Marcellus avait été tué, il courut aussitôt sur le lieu, et, se tenant près du mort, il considéra longtemps sa force et sa bonne mine; il ne laissa pas échapper un seul mot d'outrage, et ne laissa paraître aucun signe de joie, comme il aurait pu faire en se voyant délivré d'un si redoutable et si dangereux ennemi. Mais, étonné d'une mort si extraordinaire, il lui ôta son anneau, et, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il couvrit son corps

d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les renvoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portaient entreprirent de leur enlever l'urne. Ceux-ci la défendirent de leur mieux, et, en se battant les uns contre les autres pour se la ravir, ils répandirent les ossements qu'elle contenait. Annibal l'ayant appris dit à ceux qui étaient présents : « Il est donc impossible de rien faire contre la volonté divine. » Il châtia les Numides : mais il ne s'occupa plus de faire recueillir les restes de Marcellus et de les renvoyer, persuadé qu'un dieu voulait que ce général mourût d'une manière si étrange et fût privé des honneurs de la sépulture. Tel est le récit de Cornélius Népos et de Valère Maxime; mais selon Tite-Live et César Auguste l'urne fut portée à son fils, et on lui fit des obsèques magnifiques.



FIG. 38. — Magistrat romain avec le manteau de guerre.

## FLAMININUS<sup>1</sup>

GUERRES CONTRE PHILIPPE DE MACÉDOINE ET CONTRE ANTIOCHUS. —  
MORT D'ANNIBAL.

Flamininus fit ses premières armes, comme tribun des soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente, qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur, et mérita d'être nommé chef des colonies qui furent envoyées dans les villes de Narnia et de Cossa.

Ce choix lui inspira une telle confiance, que, sans avoir passé par les autres charges que les jeunes gens avaient coutume d'exercer, comme le tribunat, la préture et l'édilité, il aspira tout de suite au consulat. Mais les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposèrent à son élection, en représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme, qui n'était pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement, fit violence aux lois pour emporter de force la première magistrature. Le sénat renvoya la décision de l'affaire aux suffrages du peuple, qui le nomma consul avec Sextus Elius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année. La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut pour les Romains une faveur de la fortune que les affaires dont il se trouvait chargé et les ennemis qu'il avait à

1. C'est en 196 avant J.-C. que Flamininus proclame la liberté de la Grèce.